

Enseigner le néerlandais à l'université à l'horizon 2020

Philippe Noble

samen-
vatting
p. 40

Ces derniers temps, dans le nord de la France, les choses bougent autour du néerlandais. Une association (« Réseau initiative pour le néerlandais ») s'est créée en 2013, qui fait une promotion active de la langue des voisins immédiats dans le Nord-Pas-de-Calais ; les collections littéraires de la bibliothèque de l'ancien Institut Néerlandais de Paris ont rejoint cette année la bibliothèque centrale de l'université Lille 3. Cette même université a organisé au mois de février une « quinzaine néerlandophone » afin de mettre à l'honneur l'une des quelque vingt-cinq langues qu'elle enseigne. D'autres langues suivront, mais il est permis de voir un heureux présage dans le fait que l'université ait choisi précisément le néerlandais pour inaugurer cette initiative nouvelle. En outre à l'avenir, l'université souhaite accueillir chaque année un ou deux événements culturels ponctuels autour du néerlandais.

Mais il y a plus : à l'initiative de la présidente de Lille 3, un groupe de réflexion sur l'enseignement du néerlandais s'est constitué en février 2014, qui rassemble des représentants des autorités académiques et locales, du monde économique, de la société civile et, bien sûr, des enseignants. D'autres projets sont actuellement à l'étude, comme l'accueil d'étudiants flamands et néerlandais en qualité de stagiaires-assistants de langue dans les établissements primaires et secondaires du Nord où le néerlandais est enseigné.

Un problème d'image

Belle occasion de réfléchir, justement, à l'avenir de l'enseignement de cette langue dans les universités françaises, et en premier lieu dans notre région. Le néerlandais est parlé par 23 millions de personnes à nos frontières, mais, de toutes les langues qui nous entourent, c'est de loin la moins connue, la moins apprise. Sa présence dans notre enseignement supérieur est plus que discrète, presque clandestine. Elle a disparu de certaines universités où elle était encore enseignée il y a dix ans et il s'en est fallu de peu qu'elle ne soit supprimée, tout récemment, de l'offre de langues de l'université du Littoral, pourtant si proche de la frontière belge. Là où elle subsiste, elle ne connaît pas de développement

spectaculaire. Dans l'académie de Lille, où quelque 7 000 élèves apprennent le néerlandais à l'école élémentaire, au collège ou au lycée, bien peu, dirait-on, savent trouver le chemin de l'université pour y parfaire leurs connaissances. Pourtant, quel profit ne tirerait-on pas, dans le Nord-Pas-de-Calais comme dans d'autres régions françaises, de la pratique de cette langue qui est celle de millions de touristes qui nous visitent chaque année et se fixent volontiers dans nos campagnes ? La langue aussi d'une région ou d'un pays où, pour des jeunes gens décidés, il est encore facile de trouver du travail. Et pour ceux qui ne veulent pas s'expatrier, il paraît certain que des emplois se créeraient dans notre région (bien que je ne connaisse aucune donnée chiffrée à ce sujet) si la connaissance du néerlandais y était plus répandue. Il y a un problème de visibilité, ou d'image, du néerlandais : pourquoi une langue certes exotique pour des Latins, mais somme toute relativement simple et amusante à parler, ne fait-elle pas plus d'adeptes ? Et comment rehausser son attrait ?

Ces questions, je me les pose ici en amoureux de la langue néerlandaise, mais sans être investi d'aucune responsabilité. J'ai cessé d'enseigner il y a vingt-deux ans et mon activité actuelle n'a qu'un lointain rapport avec la didactique des langues. Je ne cherche pas à dresser un état des lieux¹. Je ne parlerai donc pas de la situation institutionnelle, budgétaire, fonctionnelle des diverses structures d'enseignement du néerlandais, laissant ce sujet aux responsables académiques et aux enseignants encore en pleine activité. Au contraire, je veux lancer quelques idées sur les formes idéales que pourrait prendre cet enseignement. Elles peuvent passer pour utopiques, mais elles n'ont d'autre fin que de susciter un débat.

Les malheurs de l'étudiant nomade

Le premier mérite de l'enseignement d'une langue étrangère, me semble-t-il, c'est d'être adapté à la situation réelle de cette langue dans l'aire où elle est parlée naturellement. Qu'en est-il, à cet égard, du néerlandais ?

Tout étudiant, au premier chef l'étudiant linguiste, est aujourd'hui confronté à l'« ardente obligation » de la mobilité. Mais l'étudiant de néerlandais qui effectue un stage ou un échange Erasmus risque d'être plongé dans un univers linguistique bien différent de ses attentes. Aux Pays-Bas, les universités ont fondé avec succès leur politique d'internationalisation sur l'anglais. Elles attendent des étudiants étrangers qu'elles accueillent un certain niveau d'anglais et les aident éventuellement à améliorer leur compétence en ce domaine. À l'inverse, rien n'est fait pour inciter les étudiants étrangers à apprendre ou à perfectionner leur néerlandais, et même les programmes consacrés à l'histoire et à la culture des Pays-Bas sont le plus souvent dispensés en anglais. Une partie de la population néerlandaise vit aujourd'hui en situation de quasi-diglossie : l'anglais y est devenu la langue majoritaire de l'enseignement supérieur, de la recherche et de la communication professionnelle dans les grandes entreprises. Les cadres et d'une façon générale les personnes hautement qualifiées parlent au travail une autre langue que chez eux. Pourquoi, dès lors, aider un étranger

à apprendre « la langue de la maison, de la cuisine et du jardin » ? On peut bien sûr espérer que le monde académique néerlandais s'aperçoive un jour des inconvénients du « tout anglais » et en corrige les excès. Mais dans l'immédiat, notre étudiant en mobilité aux Pays-Bas devra s'en remettre à la vie sociale pour pratiquer la langue qu'il a apprise – et en découvrir des facettes plus informelles.

En Flandre, notre étudiant en mobilité connaîtra d'autres déboires. Certes, pour d'évidentes raisons historiques, le néerlandais est encore à l'honneur dans l'enseignement supérieur flamand. Mais en dehors de la salle de cours (et parfois aussi entre ses murs), l'étudiant sera confronté à une langue de communication qui lui paraîtra en grande partie inconnue. Il y a gros à parier qu'il sera capable de poser des questions, mais non de comprendre les réponses. Car rien ne l'aura préparé à la complexité de la situation linguistique où il se retrouvera. Pour la décrire à très gros traits, disons que la langue néerlandaise se présente en Flandre sous trois espèces : les dialectes locaux, sans doute moins pratiqués qu'autrefois mais résistant bien ; la langue officielle, très proche de celle des Pays-Bas sans y être identique, qu'on lit dans la presse et entend au journal télévisé ou dans quelques rares programmes ; et puis un objet mal identifié mais omniprésent, véhicule de la communication courante, qu'on appelle faute de mieux la « langue intermédiaire ». Elle mérite qu'on s'y arrête un instant. Elle se différencie de la langue standard par des traits bien marqués : absence de distinction entre tutoiement et vouvoiement, formes verbales spécifiques, prononciation, syntaxe et lexique bien à elle. On l'entend partout, non seulement dans la rue et à la maison, mais aussi au théâtre, dans les séries télévisées, dans ce jeune cinéma flamand en plein essor et dans le discours de certains leaders politiques. Cela fait beaucoup. Pourtant, son existence a quelque chose de clandestin. Les puristes, souvent faiseurs d'opinion en matière de langue, feignent de l'ignorer ou la traitent de tous les noms : « flamand des lotissements » ou même « usurpateur boiteux », deux termes nés de la verve intarissable de l'écrivain Geert van Istendael et qui ont fait florès. Mais elle est là pour rester.

« Faire de la réalité linguistique le sujet de notre enseignement » : le néerlandais, langue pluricentrique

Comment mieux préparer les étudiants de néerlandais à l'environnement linguistique qu'ils découvriront aux Pays-Bas ou en Flandre ? Cette question, deux enseignants de néerlandais langue étrangère en Allemagne, Janneke Diepeveen et Matthias Hüning, se la posaient dans un intéressant article publié récemment dans *Ons Erfdeel* ². Pour être efficace, disent-ils en substance, l'enseignement d'une langue devrait toujours partir de la situation réelle de celle-ci dans les sociétés où elle est parlée. Beaucoup de langues, dans le monde, sont présentes dans plusieurs pays, parfois même sur plusieurs continents, et cette diversité géographique correspond naturellement à des différences linguistiques. En Europe même, nous comprenons très bien que l'allemand d'Allemagne et celui de l'Autriche ou de la Suisse ne soient pas exactement les mêmes.

Les linguistes parlent alors d'une « langue pluricentrique ». Mais nous avons beaucoup plus de mal à admettre qu'une petite aire linguistique comme celle du néerlandais ne soit pas homogène. Or entre les Pays-Bas et la Flandre belge, les différences sont nombreuses et parfois profondes. Et puis, ne l'oublions pas, le néerlandais s'est aussi acclimaté sous les tropiques, au Surinam ou aux Antilles.

« À notre avis, écrivent Diepeveen et Hüning, le caractère pluricentrique du néerlandais ne doit pas être considéré comme un problème pour l'enseignement du néerlandais langue étrangère, mais plutôt comme un défi. » Comment le relever ? Les auteurs proposent – entre autres choses – d'intégrer la « langue intermédiaire » dans l'enseignement du néerlandais *extra muros*. Voici, transposé au contexte du nord de la France, ce que cela pourrait donner.

Après quatre ou cinq semestres d'enseignement de base, donc centré sur la norme communément admise, celle des Pays-Bas, on pourrait consacrer plusieurs modules à l'observation des spécificités du néerlandais de Flandre : d'abord la langue standard du Sud, un peu différente de celle du Nord ; puis les caractéristiques de la « langue intermédiaire ». Celle-ci présente une frontière poreuse avec les dialectes – surtout le brabançon – si bien que son étude pourrait inclure des éléments de dialectologie. Cette discipline généralement délaissée en dehors de l'aire linguistique néerlandaise aurait sa place dans le nord de la France. Pour la développer, l'université Lille 3 pourrait s'appuyer sur sa coopération avec les universités de Gand ou de Courtrai. On pourrait en profiter pour donner aux étudiants quelques notions de compréhension passive des dialectes de Flandre-Occidentale, qui sont pour les Nordistes la vraie « langue des voisins ».

Il ne s'agit pas, bien entendu, de substituer à l'apprentissage d'une langue de culture celui de variantes au statut aléatoire ; mais au contraire de développer, en sus de la connaissance de la langue standard, des compétences complémentaires, telles que la compréhension orale des variantes qui nous entourent. Dans notre région, une telle orientation de l'enseignement universitaire aurait peut-être aussi le mérite de réconcilier les tenants de l'enseignement exclusif du néerlandais standard avec tous ceux qui, le plus souvent par le biais d'associations, cherchent à faire revivre le patrimoine dialectal local. Au lieu de se quereller, ils pourraient enfin faire bloc en faveur d'un néerlandais accepté dans toute sa diversité.

On pourrait encore aller plus loin. Il existe aussi une « néerlandophonie »³ non européenne, c'est-à-dire une langue et une culture néerlandaises présentes au Surinam et dans la Caraïbe mais souvent ignorées, il faut l'avouer, des Néerlandais et des Flamands eux-mêmes. Pour l'attrait de la discipline auprès des étudiants, il serait bon de rappeler par l'exemple de quelques auteurs que le néerlandais, au même titre que l'espagnol, l'anglais, le français et les créoles qui en dérivent, est l'une des composantes hautes en couleur du grand *melting pot* caribéen.

Illustrer cette diversité culturelle et linguistique, telle est précisément la finalité d'un projet didactique international, « Dutch++ »⁴, initié par les universités de Vienne et de Berlin (*Freie Universität*) et soutenu dans le cadre du programme européen *Life Long Learning*. Des établissements néerlandais et flamands y participent ; est-il interdit de penser qu'une université française pourrait elle aussi s'y associer ?

Un enseignement plurilingue ou le retour de l'afrikaans

Partout où ils existent, les départements de langues scandinaves proposent à leurs étudiants l'apprentissage de trois ou quatre langues, et parfois plus : danois, suédois, norvégien (*bokmal* ou *ny-norsk*) ou l'islandais. Cet « embarras du choix » n'a, que je sache, jamais détourné personne des études scandinaves. Les études néerlandaises pourraient s'en inspirer pour devenir, elles aussi, plurilingues. Au nom de quoi, en effet, refuser d'intégrer ce cousin d'Afrique australe longtemps snobé, ou plutôt répudié, l'afrikaans ? L'unique langue germanique de l'hémisphère sud est non seulement, pour les linguistes, une source inestimable d'information sur l'état du néerlandais il y a près de quatre siècles et son évolution dans un environnement non européen, mais aussi le support d'une littérature jeune, brillante et multiculturelle, qui n'est en aucune manière la « chasse gardée » des anciens partisans de l'apartheid. Voici ce qu'écrit à ce sujet Georges Lory, journaliste et diplomate, traducteur notamment de Breyten Breytenbach, et probablement le meilleur connaisseur français de la société sud-africaine, de ses cultures et de ses langues :

« Le néerlandais était la langue officielle de la colonie du Cap jusqu'à la mainmise anglaise en 1806 et celle des républiques du Transvaal et de l'Orange jusqu'en 1902. L'afrikaans s'est développé comme un créole du néerlandais : simplification grammaticale, apport lexical du portugais, du malais et (un peu) du français. Codifié à la fin du XIX^e siècle, il devient langue officielle avec l'anglais en 1925. Il est aujourd'hui la langue maternelle de plus de 6 millions de personnes dont une courte majorité de métis et une langue de travail pour 6 autres millions de Sud-Africains et de Namibiens. Si l'anglais s'impose comme la langue dominante de la région, ce n'est encore la langue maternelle que d'une minorité de Sud-Africains (5 % de la population).

« La littérature en langue afrikaans a pris son envol au début du XX^e siècle. Les travaux d'Eugène Marais sur les fourmis, par exemple, ont fortement « influencé » Maeterlinck⁵. Elle a gagné un public international dans les années 1970 avec André Brink et Breyten Breytenbach. (...) La vitalité de cette littérature s'exprime par le nombre croissant de jeunes écrivains. Les voix les plus fortes sont souvent féminines, notamment en poésie (Antjie Krog, Marlene van Niekerk, Ronelda Kamfer). Les deux premières poétesses citées sont d'origine afrikaner, la troisième est une femme 'de couleur' : la littérature en afrikaans n'est donc nullement l'apanage d'une population blanche. »⁶

Cette littérature vivante, les éditeurs européens l'ont redécouverte depuis la fin du régime de l'apartheid et lui font désormais une belle place⁷. En

revanche, l'enseignement supérieur reste presque partout fermé à la langue afrikaans et à ses expressions culturelles. Là où son enseignement existait autrefois (à l'université d'Amsterdam, par exemple), il a disparu pour d'évidentes raisons politiques au plus tard dans les années soixante-dix. Il y a aujourd'hui en France d'éminents spécialistes de l'afrikaans, qui exercent leurs talents hors de l'institution universitaire. Reconstruire ce qui a disparu exige toujours une longue patience ; Laurent Philippe Réguer, maître de conférences à Paris 3, avait mis sur pied ces dernières années avec l'aide de l'ambassade d'Afrique du Sud un enseignement d'initiation à l'afrikaans. Sa disparition prématurée en 2012 a mis un terme à cette belle initiative. Il faudra reprendre ce flambeau.

Repenser la structure des études : lever les barrières entre l'académique et le professionnel.

Comme dans d'autres pays, les études de langue étrangère connaissent, en France, deux grandes filières, l'une plus académique (« langue, littérature et civilisation »), l'autre plus professionnalisante (« langues étrangères appliquées »). Cette dernière, qui associe à la langue des formations en droit, gestion, économie, etc., paraissait ouvrir, lors de son introduction il y a un peu plus de trente ans, un large éventail de possibilités. J'ai moi-même participé autrefois à la mise en œuvre d'une telle formation à l'université Paris 4. Le « néerlandais des affaires » semblait alors la clé du succès. Est-ce encore vrai aujourd'hui ? Au vu des conditions posées par les entreprises hollandaises dans leurs offres de stages, le « néerlandais des affaires » s'appelle aujourd'hui, de plus en plus souvent, l'anglais.

Mais outre la question de l'adéquation de l'enseignement aux exigences du marché du travail, c'est surtout celle de son organisation même, de sa structure, qui se pose. Dans le cas d'une « petite » langue, c'est-à-dire enseignée chez nous à de faibles effectifs d'étudiants, une séparation stricte entre deux filières paraît plutôt contre-productive, en ce qu'elle constitue un éparpillement de l'enseignement, donc une déperdition de forces. Mais surtout, du point de vue des contenus, la distinction entre un enseignement littéraire et académique d'une part, et une formation pratique d'autre part, a perdu de sa pertinence. La remarque pourrait s'appliquer, sans doute, à tout enseignement de langue vivante, mais elle est particulièrement justifiée dans le cas du néerlandais. Si, depuis les années quatre-vingt, l'anglais n'a cessé de grignoter la place du néerlandais dans certains pans de la vie économique et sociale des Pays-Bas et de la Flandre, celui-ci, en revanche, a gardé toute sa vitalité en littérature, dans les arts de la scène et au cinéma, sans parler de la bande dessinée, qui connaît actuellement un regain de créativité salué par les professionnels et le public français. Ces divers modes d'expression pourraient être associés dans un enseignement rajeuni de la langue, toutes filières confondues.⁸ Durant la « Quinzaine néerlandophone » de Lille 3, un de nos collègues a brillamment montré que l'on pouvait tirer un cours de langue passionnant — et s'adressant à tout public — des textes de chansons de « cabaretiéristes » hollandais et flamands. Et de même que

les étudiants « praticiens » ne peuvent trouver que des avantages à un enseignement d'histoire, d'histoire de l'art ou de littérature, de même les « littéraires » pourraient faire indéniablement leur profit d'une initiation au système politique et à l'économie des pays dont ils étudient la langue et la culture. On pourrait aussi prendre appui sur des œuvres théâtrales, lyriques ou cinématographiques pour créer de nouvelles formations pratiques, telles que la traduction pour le sous-titrage ou le sur-titrage, comme c'est déjà le cas en Belgique.

Par sa situation géographique, son histoire politique et culturelle, ses relations économiques, le nord de la France a vocation à développer dans ses universités, ou au moins dans l'une d'elles, un véritable « centre d'excellence » de l'enseignement du néerlandais. Mais pour que cette expression soit autre chose qu'un échantillon de langue de bois académique, il importe que cet enseignement soit en prise sur la réalité sociolinguistique de l'aire néerlandaise, qu'il soit ouvert sur le monde et qu'il intègre le plus grand nombre possible d'aspects de la culture, de l'économie et de la société des pays concernés, le tout au service de « l'employabilité » des diplômés qu'il formera. ■

Samenvatting

Universitair onderwijs van het Nederlands rond 2020

De laatste tijd kwam het Nederlands in Noord-Frankrijk een beetje in de schijnwerpers. Zo werd er in 2013 een vzw in het leven geroepen die zich actief inzet voor het Nederlands in Nord-Pas-de-Calais. Voorts werd de bibliotheek van het Institut néerlandais in Parijs opgenomen in de collectie van de Université Lille 3. In februari 2014 organiseerde diezelfde universiteit, waar 25 talen worden gedoceerd, een “quinzaine néerlandophone” waarin het Nederlands als eerste in een lange reeks in het zonnetje werd gezet.

Deze evenementen vormen een goede aanleiding om eens stil te staan bij de toekomst van het universitair onderwijs van het Nederlands in Noord-Frankrijk.

Hoewel Nederlands de taal is van 23 miljoen mensen blijft het voor Fransen de minst bekende taal

- 1 Pour un tel état des lieux, je renvoie aux articles – encore actuels – publiés dans ces mêmes annales par Luc Devoldere, « Il faut être plus volontariste. Le néerlandais dans le nord de la France », *Les Pays-Bas Français* n°32, 2007, p.150-155 ; et par Bianca Versteeg, « L'enseignement public du néerlandais dans le nord de la France », *Les Pays-Bas Français* n°36, 2011, p. 225-231. En ce qui concerne la formation permanente, un rapport a été rédigé en 2013 dans le cadre du Forum de l'Eurométropole par un groupe de travail sous la direction de Michel Eyraud : « Apprendre la langue du voisin ».
- 2 Janneke Diepeveen & Matthias Hüning, « Tussentaal als onderwerp van (vreemde talen)onderwijs » (La langue intermédiaire en tant qu'objet d'enseignement), in *Ons Erfdeel* 2013 n°4, pp. 82-89.
- 3 Cf. Désirée Schyns & Philippe Noble, « Neerlandofonie », *Ons Erfdeel*, LI, n°2 (mai 2008), p.98-107.
- 4 *Dutch++*, plateforme d'environnement numérique d'apprentissage : <https://dutchplus.ned.univie.ac.at/>
- 5 On peut lire à ce sujet l'excellent ouvrage de David Van Reybrouck, *Le Fléau* (Actes Sud Babel, 2013).
- 6 Fragment d'une note inédite de Georges Lory, reproduite ici avec son autorisation.
- 7 Les éditions Actes Sud viennent de créer une collection « Lettres Sud-Africaines », placée sous la direction de Georges Lory.
- 8 L'université Lille 3 s'engage actuellement dans cette voie.

van alle omringende buurlanden, die dan ook weinig studenten aantrekt. Het is de laatste tien jaar dan ook geschrapt uit het onderwijsaanbod van sommige Franse universiteiten. Daar waar het nog wel wordt gedoceerd, is er geen sprake van hoopgevende ontwikkelingen. De ongeveer

7000 leerlingen uit Noord-Frankrijk die Nederlands leren op de basis- of middelbare school gaan later niet verder met een verdieping van de taal op academisch niveau. Toch zou Nord-Pas-de-Calais er veel baat bij hebben als meer mensen de taal zouden kennen van de miljoenen toeristen die Frankrijk jaarlijks bezoeken. Jongeren die Nederlands kennen zouden niet alleen banen vinden in West-Vlaanderen maar ook werk kunnen scheppen in Noord-Frankrijk. Nederlands kampt duidelijk met een imagoprobleem: waarom zijn niet meer mensen fan van deze taal? Hoe kunnen we Nederlands in het (hoger) onderwijs aantrekkelijker maken?

Het is niet mijn bedoeling een overzicht te bieden van de huidige staat van het onderwijs van het Nederlands in Noord-Frankrijk.¹ Wel wil ik een paar ideeën lanceren over de vorm die dit onderwijs in mijn ogen zou kunnen gaan aannemen in de toekomst. Misschien is het utopisch, maar ik wil ook graag een debat over dit onderwerp aanzwengelen.

Idealiter is het onderwijs van een vreemde taal op de talige realiteit daarvan betrokken. Daarmee bedoel ik dat er een aansluiting is bij de sociaal-culturele context waarin die taal gesproken wordt. Hoe staat het in dit opzicht met het Nederlands? De student Nederlands “op Erasmus” of die een buitenlandse stage volgt, zou wel eens voor onverwachte problemen kunnen komen te staan.

In Nederland hebben de universiteiten hun internationalisering volledig afgestemd op het Engels. Van hun buitenlandse studenten verwachten ze een bepaald niveau Engels. Via de universiteit kunnen studenten hun niveau nog eventueel opkrikken. Paradoxaal genoeg worden de buitenlandse studenten

echter niet aangemoedigd om Nederlands te leren, of hun kennis daarvan te verbeteren. Ooit zal de Nederlandse academische wereld wellicht inzien dat dit niet de juiste optie was, maar vandaag de dag is onze mobiele student Nederlands aangewezen op het sociale leven buiten de universiteit om zijn kennis aan de werkelijkheid te toetsen. Hier zal hij kennismaken met een meer informeel Nederlands.

In Vlaanderen komt de Franse student weer voor andere problemen te staan. Het Nederlands is hier (gelukkig) wel nog instructietaal in het hoger onderwijs. Maar buiten de collegezalen wordt de student geconfronteerd met een taalkundige situatie waarvan hij in Frankrijk nog nooit heeft gehoord. Naast het officiële “Belgisch Nederlands” ontdekt hij ook de “tussentaal” als omgangstaal. Vergeleken met de standaardtaal vertoont deze een enorm verschil op het vlak van uitspraak, grammatica, en lexicon. Tussentaal hoor je overal in Vlaanderen, niet alleen op straat en thuis maar ook in het theater, op televisie en in de bioscoop.

Janneke Diepeveen et Matthias Hüning, twee docenten Nederlands vreemde taal in Duitsland, schreven onlangs in een artikel in *Ons Erfdeel*² dat efficiënt taalonderwijs altijd berust op de talige realiteit. Veel Europese talen worden in meerdere landen gesproken, maar kennen dan nationale varianten. In dat geval spreekt men van een “pluricentrische taal”. Zelfs het kleine Nederlandse taalgebied is niet homogeen: tussen Nederland en Vlaanderen zijn de verschillen groot. De auteurs stellen dan ook voor om hiermee rekening te houden en de “tussentaal” te betrekken bij het onderwijs van het Nederlands als vreemde taal.

Laten we dit voorstel eens bekijken voor Noord-Frankrijk. Na vier of vijf semesters taalonderwijs, toegespitst

op de norm van Nederland, zou overgegaan kunnen worden op de studie van het Nederlands in Vlaanderen. Eerst het “Belgisch Nederlands” dat op sommige punten iets verschilt van het Nederlands van Nederland, vervolgens de “tussentaal”. Deze wordt gevoed door dialecten, waardoor het mogelijk wordt dialectologie aan te bieden. Om deze (in Frankrijk weinig beoefende) discipline uit te werken zou Université Lille 3 kunnen samenwerken met de universiteit Gent of die van Leuven (campus Kortrijk). De studenten zouden zijdelings ook wat West-Vlaams, voor de Franse Noorderlingen immers de echte “taal van de burens”, kunnen leren.

Het is niet mijn bedoeling ervoor te pleiten dat het onderwijs van een cultuurtaal wordt vervangen door het aanleren van een handvol dialecten, maar wel dat de kennisverwerving van de standaardtaal wordt aangevuld met het begrip van de omringende varianten. In Noord-Frankrijk zou een dergelijke aanpak bovendien tot een samenwerking kunnen leiden van voorstanders van het exclusief onderwijzen van de standaardtaal met diegenen die lokale dialecten nieuw leven proberen in te blazen. Zo zouden ze samen de diversiteit van het Nederlands kunnen promoten.

Aandacht besteden aan de variatie van het Nederlands is het doel van een internationaal didactisch (e-learning) project rond de diversiteit van het Nederlands Dutch++³, een initiatief van de universiteiten van Wenen en Berlijn (*Freie Universität*), ondersteund door het Europese programma *Life Long Learning*. Nederlandse en Vlaamse universiteiten nemen hieraan deel en wie weet kan ook ooit een Franse universiteit participeren?

Bij departementen Scandinavische talen kunnen studenten drie, vier en soms zelfs meer talen leren. De

departementen Nederlands in Frankrijk zouden dit voorbeeld kunnen volgen en ook meertalig kunnen worden door eindelijk het Afrikaans te gaan aanbieden, de moedertaal van zes miljoen mensen (waarvan een kleine meerderheid kleurlingen) en de omgangstaal van nog eens zes miljoen Zuid-Afrikanen en Namibi rs. Als enige Germaanse taal van het zuidelijk halfrond is het Afrikaans boeiend voor taalkundigen, als belangrijke bron voor de staat van het Nederlands van bijna vier eeuwen geleden en als resultaat van de ontwikkeling van deze taal in een niet-Europese omgeving. Het is allang niet meer de taal van de voormalige aanhangers van Apartheid maar juist die waarin jonge talentvolle multiculturele schrijvers zich uiten. Het gaat om een zeer levendige literatuur, die in Europa in de jaren zeventig werd ontdekt via auteurs als André Brink of Breyten Breytenbach. Vooralsnog blijft het Afrikaans echter afwezig uit het hoger onderwijs in Frankrijk (en elders). Toch zijn er in Frankrijk eminente kenners van de Afrikaanse taal en cultuur. Laurent Philippe R guer, docent aan Université Paris 3, had met steun van de Zuid-Afrikaanse ambassade een inleiding Afrikaans opgezet. Zijn vroegtijdig heengaan in 2012 maakte een abrupt einde aan dit mooie initiatief, dat navolging verdient.

In Frankrijk zijn er twee keuzemogelijkheden voor het volgen van een studie vreemde talen. Ofwel academisch georiënteerd (taal- cultuur- en letterkunde), ofwel meer beroepsgericht (toegepaste taalkunde). Bij deze laatste studiekeuze hoort naast het taalonderwijs ook recht, management en economie, etc. Maar is deze tweedeling vandaag nog gerechtvaardigd? Vanuit inhoudelijk oogpunt is het onderscheid tussen universitair onderwijs enerzijds en praktijkgericht onderwijs anderzijds niet langer houdbaar. Hoewel

het Engels steeds dieper doordringt in het economisch en maatschappelijk leven in Nederland en Vlaanderen, is het Nederlands nog steeds springlevend in de literatuur, podiumkunsten en film. Deze kunstvormen zouden als materiaal kunnen worden gebruikt bij een vernieuwend onderwijs bij zowel letteren als praktijkgericht vreemde talenonderwijs. De meer praktisch geïnteresseerde studenten zouden veel baat hebben bij colleges geschiedenis, kunstgeschiedenis of literatuur, en de literair georiënteerden zouden zich kunnen verrijken met onderwijs over politiek en economie van de landen waarvan ze de taal bestuderen. Ook zouden theater, opera en film als basis kunnen dienen voor praktijkgericht onderwijs zoals vertaling voor onder- en boventiteling. Dit gebeurt nu al in België.

Noord-Frankrijk is door zijn geografische ligging, de historische en politieke situatie en de economische relaties de meest uitgelezen regio om in de departementen Nederlands echte “centres d'excellence” op te zetten. Maar een voorwaarde is wel dat deze centra oog hebben voor de sociologische en taalkundige realiteit van het Nederlandse taalgebied en dat zij zoveel mogelijk aspecten van het economische en culturele leven van de betreffende landen in het onderwijsaanbod integreren. Alleen zo zullen de toekomstige gediplomeerden voorbereid zijn op de arbeidsmarkt. ■

(Samenvatting door Philippe Noble en Désirée Schyns)

- 1 Voor een overzicht verwijs ik naar nog steeds actuele artikelen van Luc Devoldere, “Meer voluntarisme graag. Over het Nederlands in Noord-Frankrijk”, *De Franse Nederlanden* n°32, 2007, p.150-155; en Bianca Versteeg, “Het officiële onderwijs Nederlands in Noord-Frankrijk”, *De Franse Nederlanden* n°36, 2011, p. 225-231. Wat betreft volwasseneneducatie is er een rapport uitgekomen in het kader van het Forum Euro-metropool door een werkgroep o.l.v. Michel Eyraud : “*De taal van het buurland leren*”.
- 2 Janneke Diepeveen & Matthias Hüning, “Tussentaal als onderwerp van (vreemde talen)onderwijs” in *Ons Erfdeel* 2013 n°4, pp. 82-89.
- 3 *Dutch++*, elektronisch leerplatform : <https://dutch-plus.ned.univie.ac.at/>

De Slag van Bouvines

Een markante treffer in een woelige eeuw

Ludo Milis

résumé
p. 54

Bouvines, 1214: een begrip dat is blijven hangen. Maar waar staat het ook weer voor? Een veldslag die militair-historici heeft geboeid en die de aandacht trok van geïnteresseerden in de politieke geschiedenis. Voor pedagogen het gedroomd voorbeeld om nationalisme te propageren, de verheerlijking van de eigen natie, de overwinning of nederlaag als bewijs van het grote gelijk.

Vlaanderen – Henegouwen: van een Europese rol naar af

Het graafschap Vlaanderen, van de Zeeuwse eilanden tot aan de Somme, behoorde in de 12de eeuw tot de meest vooruitstrevende gebieden van Europa. De graaf was leenman van de Franse koning en voor een stukje van zijn land ook van de Duitse koning. Een leenman met grotere macht dan zijn leenheer, want de Franse koningen beheersten zelf niet veel meer dan hun kroondomein, Île-de-France, met Parijs en Orléans. Sinds 1128 was de

